

PROGRAMME ASIE

ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION SUR LES ORIGINES DES LITTÉRATURES SINOPHONES D'ASIE DU SUD-EST

PAR PIERRE-MONG LIM

DOCTEUR EN ÉTUDES CHINOISES ET TRANSCULTURELLES À L'UNIVERSITÉ DE LYON,
TRADUCTEUR LITTÉRAIRE, CHERCHEUR AU CENTER FOR KHMER STUDIES DE PHNOM PENH

MARS 2019

ASIA FOCUS #107



La disparition de M », l'une des nouvelles de jeunesse de l'auteur sino-malais, Ng Kim Chew, est construite autour d'un mystérieux chef-d'œuvre, *Kristmas*, écrit en plusieurs langues et écritures, par un auteur, M., qui vit en Malaisie¹. Les débats qui agitent alors les cercles littéraires pour découvrir le génie inconnu spéculent avant tout sur ses origines ethniques et sa langue maternelle. À l'aide d'une mise en scène en abyme, Ng révèle avec sarcasme les fondements problématiques sur lesquels s'est édifiée la littérature sinophone de Malaisie : le nationalisme ethnique – malais comme chinois –, son rapport conflictuel avec l'unicité d'une langue nationale et l'obsession pour la sinité. La problématique nationaliste constitue sans nul doute le point de départ pour une réflexion sur les origines des littératures d'expression chinoise en Asie du Sud-Est. Ainsi quand on se pose la question : à quel moment une pareille littérature apparaît-elle ? Il semble qu'il faille régresser vers une question préalable, celle qui touche aux conditions d'apparition d'une certaine forme de conscience, politique, d'appartenir à une communauté « chinoise », et ainsi d'écrire en chinois. Ces origines ne sont pas très anciennes, on ne trouve nul « écrivain chinois » d'outre-mer avant le xix^e siècle, cela est conceptuellement impossible. Il aura fallu la conjonction des deux grandes forces que sont le nationalisme et le capitalisme, posant des conditions matérielles nouvelles (une langue nationale véhiculée par l'imprimé), dans une région qui fut en outre soumise à l'expansionnisme colonial. Si l'on ajoute ici la dimension régionale, c'est pour tenter d'envisager, à travers sa globalité, l'uniformité d'un imaginaire national qui ne se laisse pas facilement dépasser, et cela même quand des auteurs tels que Ng revendiqueront pour eux un imaginaire transnational des mers du Sud. En ce sens la présente démarche n'a pas seulement une visée historique, elle interroge, au fond, la valeur des discours théoriques (chez Shih Shu-mei) et esthétiques (par exemple les écrivains sino-malais exilés à Taiwan) contemporains, organisés autour d'une « sinité » qui, bien qu'au-dehors des identifications nationales ou ethniques, demeure le produit des conditions historiques et matérielles que l'on va voir et qui continuent encore aujourd'hui à déterminer ces discours et ces imaginaires.

¹ Cette nouvelle de Ng Kim Chew 黃錦樹, « M de shizong » M. 的失蹤, a été traduite en anglais par Carlos Rojas dans Ng Kim Chew, *Slow Boat to China*, Columbia University Press, New-York, 2016, p. 1-26.

Benedict Anderson dans sa réflexion sur l'entité « Asie du Sud-Est » rappelait l'existence précoloniale d'une zone désignée par les chroniques impériales sous le nom de *Nanyang* 南洋 et le type d'immigration qui s'y faisait, d'hommes s'identifiant avant tout selon leur métier, leur clan ou leur ville d'origine et « non une nationalité qui n'apparaîtrait que des siècles plus tard. »² La transformation du statut de ces migrants, remarque-t-il, tient à plusieurs facteurs : la classification raciale des populations qu'entreprirent les colons européens sur le territoire conquis, à laquelle il faut ajouter une organisation administrative (que ce soit à travers le système des *kapitans* néerlandais ou des congrégations françaises) où les « Chinois » furent constitués en classe intermédiaire, et endossèrent souvent le rôle de compradores. Par ailleurs, au milieu du xix^e siècle, suite à l'insurrection des Taiping la dynastie des Qing a perdu le contrôle de ses frontières maritimes méridionales et des mouvements migratoires qui s'y font ; le développement simultané du bateau à vapeur et la migration de masse qu'il permet à un moment d'expansion des marchés liés à l'exploitation du sucre, du caoutchouc et des mines d'étain provoquent des vagues de départs sans précédent des populations. En un sens, la réponse apportée par l'Empire déclinant, que l'on va examiner dans un instant, annonce le troisième facteur mentionné par Anderson, à savoir l'apparition du nationalisme chinois, tant dans les centres urbains de Chine que ceux du Nanyang, où se développent une presse écrite et une éducation en chinois³. Ce qui est en jeu à ce moment-là, n'est autre que le renouvellement des données de l'expérience spatio-temporelle, analysées en profondeur par l'auteur dans son désormais célèbre *Imagined Communities*, où le capitalisme industriel et les moyens techniques mobilisés par lui, que ce soit le train, le bateau à vapeur ou l'imprimé, ont donné lieu à un nouveau style d'imaginaire politique⁴.

Malgré les objections formulées par des auteurs tels que Wang Hui ou Prasenjit Duara, pour qui les éléments avancés par Anderson n'ont pas joué un rôle central dans ce qu'ils tentent de présenter comme une « auto-transformation » de l'Empire ou un « renouveau moderne de l'identité chinoise »⁵, on ne comprendra pas comment des communautés chinoises d'outre-mer – et avec elles, donc, une littérature – ont pu voir le jour si l'on s'en tient à la simple idée de l'évolution d'une conscience nationale déjà existante, selon eux,

² Benedict Anderson, *The Specters of Comparisons*, Verso, London, 1998, p. 13.

³ *Ibid.*, p. 14.

⁴ Benedict Anderson, *L'imaginaire national*, La découverte, Paris, 2002 [1983]

⁵ Wang Hui, *China from Empire to Nation-State*, Harvard University Press, Londres, 2014, p. 101-103.

depuis longtemps. Il faut s'écarter de la vision sino-centrique continentale. L'imaginaire politique chinois qui se constitue dans les mers du Sud va dépendre de bien autre chose que de vagues « produits hybrides, historiquement situés, du mythe, de la langue écrite et parlée. »⁶ Et de la même façon, on ne saurait pleinement adhérer à l'analyse de J. Judge quand celui-ci déclarait que « ce n'est pas l'interaction entre le capitalisme et l'imprimé qui a permis une nouvelle communauté imaginable à la fin du xixe et au début du xx^e siècle. Ce fut plutôt la connexion entre l'imprimé d'un style nouveau et les politiques de réformes qui rendit possible, pour ceux qui publiaient, la remise en cause des vieilles vérités et la promotion, pour eux et leurs lecteurs, du sens naissant d'une identité collective. Ce sens restreint d'identité collective, aussi important qu'il ait été, ne correspond pas au modèle d'Anderson, d'une conscience nationale moderne radicalement distincte. »⁷ Or l'interaction entre capitalisme, imaginaire national et imprimé n'est nulle part ailleurs plus patente que dans le *Nanyang* où c'est le capitalisme selon toutes ses dimensions – la migration économique qu'il entraîne, les moyens logistiques qu'il déploie, les communications qu'il permet – qui accompagne un bouleversement politique dans le sillage duquel la presse va prendre une importance considérable dans la formation d'une conscience nationale jusque-là inexistante. Une telle interaction, on la constate d'abord dans les moyens déployés par le pouvoir pour mettre en œuvre une protection de nature juridique et politique de ses migrants.

En effet, le pouvoir central impérial, qui jusque-là n'avait jamais imaginé de communauté pouvant vivre au-delà de ses frontières – seulement des individus en rupture de ban – va être forcé par les traités qui suivent la première guerre de l'opium (Nankin en 1842, Tianjin en 1858, en 1885 après la guerre sino-française à Tongking, Shimonoseki en 1895) de reconnaître des sujets qui ne sont pas présents sur son territoire. L'on va voir peu à peu apparaître, et pour la première fois dans l'Histoire de l'Empire, la notion de sujets libres de se déplacer en dehors des frontières et qui continuent cependant à jouir de la reconnaissance officielle par un pouvoir qui les estime être, non plus des « fuyards », des « traîtres » ou des « vagabonds », mais « temporairement à l'étranger » (*ch'iao-ju* 僑居, *ch'iao-yu* 僑寓) : c'est la naissance des *hua-ch'iao* 華僑, des « Chinois résidant

⁶ Prasenjit Duara, *Rescuing History from the Nation: Questioning Narratives of Modern China*, University of Chicago Press, Chicago, 1995, p. 53.

⁷ Joan Judge, *Print and Politics: Shibao and the Culture of Reform in Late Qing China*, Stanford University Press, 1997, p. 19.

temporairement à l'étranger»⁸, néologisme qui est la manifestation même de la nouveauté de l'imaginaire national chinois – et, pour anticiper sur ce qui va suivre, ce n'est qu'à partir de cette date que peut émerger une « littérature de *hua-ch'iao* » (*hua-ch'iao wen-hsue* 華僑文學). Symbole marquant de l'aboutissement de cette nouvelle politique, le décret impérial de 1893 autorisant désormais les retours au pays natal⁹.

Ainsi, dans un premier temps, cette reconnaissance accordée aux *Celestials*, les migrants de l'Empire, a reposé sur la nécessité de protéger des contingents de coolies qui, partis à l'étranger travailler dans les mines et les plantations, étaient privés de tout recours. L'urgence de la création de consulats, à partir de la fin des années 1870 (le premier est ouvert à Londres en 1877), vient donc de cette nécessité, notamment dans la région de l'Asie du Sud-est. Néanmoins, les consulats ne vont pas se contenter d'un seul rôle de protection. Très vite, ils vont permettre de nouer des liens toujours plus étroits avec une classe d'entrepreneurs qui s'est développée dans les mers du Sud, en particulier dans les îles de l'Indonésie néerlandaise et dans les colonies britanniques du détroit. C'est aussi dans ce sens qu'il faut voir un rapport entre le capitalisme et la communauté nationale chinoise moderne – et, on va le voir, l'imprimé. On sait que la structure et les valeurs sociales traditionnelles de l'Empire ont toujours relégué l'activité commerciale au second plan, ainsi au moment où la cour a besoin de capitaux intérieurs et d'un savoir-faire entrepreneurial pour réformer une société largement dominée par l'appareil bureaucratique, elle ne peut pas compter sur une forte bourgeoisie indépendante qui se serait développée grâce au commerce. Or c'est précisément dans le *Nanyang* où les contraintes traditionnelles n'ont pas pesé qu'a pu naître une classe d'entrepreneurs chinois pour qui « la primauté de la richesse à travers le commerce a, de fait, déplacé la

⁸ À propos du changement général d'orientation politique et de l'emploi de *ch'iao*, voir les ouvrages de Wang Gungwu 王賡武, *Haiwai huaren yanjiu de dashiye yu xinfangxiang* 海外華人研究的大視野與新方向 (Les études sur les Chinois d'outre-mer : nouvelle direction, nouveaux horizons), New-Jersey, Global Publishing, 2002 et *Wang Gungwu zixuan ji* 王賡武自选集 (Anthologie des essais de Wang Gungwu), Shanghai, Shanghai jiaoyu chubanshe, 2000. Ainsi que Wang Gungwu, *Community and Nation: China, Southeast Asia and Australia*, Sidney, Allen & Unwin, 1992. Voir aussi Zhuang Guotu, "Chinese Policies on Chinese Overseas" in Tan Chee-Beng (dir), *Routledge handbook of Chinese Diaspora*, New-York, Routledge, 2013, pp. 31-35.

Le mot « diaspora » est traduit par *sanju* 散居, mais cela n'a que peu de rapport avec la notion de « diaspora » elle-même dont l'histoire est très éloignée. Il fait plus de sens de penser la notion de « diaspora chinoise » à partir du néologisme *hua-ch'iao* (qui fut peut-être employé pour la première fois par le poète diplomate Huang Tsun-hsien) qui met en lumière la modernité de ce rapport nouveau, et problématique, d'un centre qui entend ramener et identifier à lui toutes ses marges – et dont les effets furent parfois désastreux dans certains pays d'Asie du Sud-est comme l'Indonésie, et dans une moindre mesure la Malaisie, ou même la Thaïlande. Voir par exemple Ien Ang, « Trapped in Ambivalence: Chinese Indonesians, Victimhood, and the Debris of History » in Meaghan Morris & Brett de Barry (dir), « Race » Panic and the Memory of Migration, *Traces*, Vol. 2, pp. 21-47.

⁹ Zhuang, *op.cit.*, p. 34.

distinction traditionnelle entre le lettré et le non-lettré, le fonctionnaire et celui qui aspire à être fonctionnaire [vers une distinction entre le commerçant et celui qui aspire à être commerçant.] »¹⁰ Grâce aux consulats, l'Empire des Qing va pouvoir se rapprocher d'eux et s'attacher l'expérience ainsi que les immenses capitaux de ces « nouveaux Chinois » occidentalisés dont il s'assure la loyauté par l'octroi de titres officiels. C'est pourquoi il faut accorder une place de premier ordre à ces « Mandarins capitalistes du Nanyang », comme les a appelés M. Godley, dans les efforts de modernisation de l'Empire.

Il nous faut alors remarquer que c'est dans ce contexte de grande proximité entre cette classe d'entrepreneurs (dont certains finissent par devenir eux-mêmes fonctionnaires impériaux) et l'appareil de représentation politique extérieur de l'Empire que va se développer une presse de langue chinoise en Asie du Sud-est et, avec elle, une littérature – car pendant longtemps en effet, l'existence d'une littérature sinophone dans la région est solidaire de celle des journaux, durant un peu plus d'un demi-siècle on ne trouvera pas de roman ou de recueil de nouvelles publiés sous la forme du livre ; suivre l'évolution de ces journaux, c'est donc suivre les premiers pas de cette littérature¹¹.

C'est ainsi que le plus ancien journal chinois d'Asie du Sud-Est, le *Lat Pau* 叻報¹², commence à être publié à Singapour le 10 décembre 1881, c'est-à-dire peu de temps après la nomination de Tso Ping-lung 左秉隆 au consulat de la « Ville des lions » au mois d'août de la même année. Il ne s'agit pas là d'une simple coïncidence, le journal, extrêmement proche du consulat, accompagne la politique impériale, et cela jusqu'en 1906 (le *Lat Pau* sera publié jusqu'en 1932). Il soutient l'effort de Tso qui, nouvellement arrivé dans les mers du Sud et découvrant des « Chinois » tout à fait ignorants qu'ils le sont, cherche à forger cette identité nouvelle en mettant sur pied une association littéraire, la *Hui Hsien*

¹⁰ Michael Godley, *The Mandarin-Capitalist from Nanyang*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981, p. 33. On peut ajouter que la marginalité des migrants était accentuée par le fait qu'ils entraient en contradiction totale avec l'idéal confucéen de piété filiale.

¹¹ Nous nous inspirons, sans les suivre cependant entièrement, des périodisations proposées d'une part par Peng Weibu, qui identifie quatre grandes périodes dans l'histoire de la presse chinoise outre-mer (mais il sous-estime, à notre avis, le contexte colonial, postcolonial et le tournant de 1949), et d'autre part de Fang Xiu, dont les travaux magistraux sur la littérature sino-malaisienne, ne permettent pas cependant d'englober l'histoire de toute la région. Peng Weibu 彭伟步, *Dongnanya huawen baozhi yanjiu* 东南亚华文报纸研究 (Etudes sur les journaux en chinois en Asie du Sud-est), Shehui kexue 2005, p. 24-26. Fang Xiu 方修, *Mahua wenxue jianshi* 馬華文學簡史 (Histoire abrégée de la littérature sino-malaise), Singapour, Wan li shu ju, 1974.

¹² Nous donnons la translittération originale du nom du journal quand elle est connue, sinon elle apparaît en *pinyin*.

She, 會賢社 ainsi qu'un concours mensuel de littérature¹³. S'il s'agit plutôt d'encourager encore des études traditionnelles et de publier des écrits en langue classique (en *wenyan* 文言) – bien qu'il semble que Huang Tsun-hsien, partisan de la modernité littéraire, ait publié dans les journaux d'outre-mer – le mouvement est lancé. C'est dans les colonies anglaises du détroit où la représentation consulaire et le flux migratoire sont les plus importants que paraissent au fil des années de nombreux autres journaux : à Singapour, le *Xingbao* 星報 en 1890, puis suivent le *Tiannan xinbao* 天南新報 en 1898, le *Rixinbao* 日新報 en 1899, le *Tunan ribao* 圖南日報 1904, et le *Zhongxing ribao* 中興日報 en 1907 (ce dernier étant d'obédience nationaliste, partisan de la Tongmenghui). De même, depuis que Hsueh Fu-ch'eng 薛福成 avait préconisé à partir de 1890 l'ouverture de consulats à Penang et Malacca, des journaux en chinois y paraissent, tels que le *Huayang xinbao* 華洋新報 en 1890, le *Bincheng xinbao* 檳城新報 en 1896, etc. Ailleurs, dans la Birmanie passée sous la domination du Raj, on découvre le *Yangguang xinbao* 仰光新報 créé en 1903 par Kang Yu-wei 康有為 qui séjourna dans le pays ; destiné à diffuser les idées du grand réformateur, le journal ne dure cependant que deux ans et s'arrête en 1905. Quelques années plus tard, en 1908, c'est un nationaliste membre de la Tongmenghui de Sun Yat-sen, un nommé Wang Jingwei, qui crée le *Guanghua ribao* 光華日報.

Dans les autres endroits de « l'Insulinde », à Java par exemple, le chercheur Peng Weibu signale l'apparition en 1908 du journal *Sibin ribao* 泗賓日報 et, une année plus tard, quelques hebdomadaires d'obédience nationaliste, tels que le *Guawa gongbao* 爪哇公報, le *Hanwen xinbao* 漢文新報 ou encore le *Huaduo bao* 華鐸報¹⁴, sans que l'on en sache beaucoup plus sur la littérature qui y est produite. Quant aux Philippines, le nombre de migrants chinois s'y trouve relativement restreint, notamment en raison d'un long processus d'assimilation et d'une situation coloniale assez différente du reste de l'Asie du Sud-Est (les recensements de la population chinoise de la région, dont Victor Purcell fait état, montrent qu'aux Philippines ce nombre est très largement inférieur aux autres pays¹⁵). Néanmoins, les Chinois de Manille tentent pour la première fois de se lier

¹³ Godley, *op. cit.*, p. 69.

¹⁴ Peng, *op. cit.*, p. 67.

¹⁵ Victor Purcell évoque un recensement fait en 1903 qui donne environ 40 000 personnes. Victor Purcell, *The Chinese in Southeast Asia*, Oxford University Press, Londres, 1966 [1951], p. 497.

politiquement à la Chine, quand ils demandent en 1880 une représentation consulaire, tandis qu'un certain Chen Lan Pin est ambassadeur en Espagne ; il n'y aura de réponse que cinq années plus tard, puis, en 1888, la naissance d'un premier journal en chinois à Manille, le *Minbu huabao* 岷埠華報, qui semble cependant s'être rapidement arrêté faute de lecteurs¹⁶.

Si dans le royaume du Siam, où les migrants de l'Empire ont été assimilés de longue date (la situation étant de ce point de vue un peu similaire à celle des Philippines), la représentation consulaire chinoise n'est pas à l'ordre du jour en ce début du xxe siècle, c'est cependant à cette même période qu'apparaissent les journaux chinois, là aussi divisés entre loyalistes et nationalistes. Ainsi, le premier journal sino-thaï, le *Hanjing ribao* 汉境日报, paraît en 1903, il adopte la ligne réformiste jusqu'en 1906, date à laquelle est publié un autre journal, le *Meinan ribao* 湄南日報. Celui-ci se scinde ensuite selon deux lignes politiques opposées, loyaliste pour le *Qinan ribao* 启南日報 et révolutionnaire pour *Huaxian xinbao* 华暹新报 lequel emporte l'adhésion des *hua-ch'iao*, dont la vague migratoire récente a transformé en profondeur le statut sino-thaï. Comme le remarque Peng Weibu, les premiers journaux, créés précisément par ces nouveaux venus, vont publier des textes nourris par la nostalgie du pays natal, de sa vie et de ses paysages, imperméables aux éléments culturels locaux, une littérature de *hua-ch'iao*¹⁷.

Le « retard » de l'apparition d'une presse et d'une littérature sinophone dans les pays qui forment alors l'Indochine française semble s'expliquer essentiellement par la politique coloniale menée par la France qui d'une part exerça un contrôle accru sur les publications de la colonie, et d'autre part ne permit l'établissement de consulats chinois à Hanoi et à

¹⁶ Cependant, les liens entre imprimé et migrants de l'Empire sont sans aucun doute plus complexes. En effet, il est probable que, à la fin du xvii^e siècle, ce soit un *Sangley*, c'est-à-dire un sujet de l'Empire tel que le désignaient les Espagnols, qui ait été le premier imprimeur aux Philippines. Purcell cite C.R Boxer : « Les livres imprimés incluaient des œuvres en espagnol, en chinois et en dialectes locaux, comme le tagal. » Purcell cite également une lettre du prêtre Salzar dont l'anecdote est digne des meilleurs romans balzacien, elle met en scène une sorte de Séchard mexicain et un Cointet chinois : « [Un relieur venu de Mexico] apportant des livres avec lui ouvrit un atelier de reliure [*bindery*], il embaucha un *Sangley* qui lui offrait ses services. En secret, et sans que le maître s'en aperçût, le *Sangley* l'observa faire la reliure et, *hop* ! en moins de (passage illisible) il quitta la boutique en disant qu'il ne voulait plus servir son maître, et il ouvrit un commerce semblable. J'assure sa Majesté qu'il est devenu si habile dans son affaire que le maître a été forcé d'arrêter la sienne, parce que le *Sangley* s'est accaparé toute la clientèle. Son ouvrage est si bon qu'il n'est nul besoin d'Espagnol. Au moment où j'écris, j'ai en main une édition de la version latine de Nabarro, reliée par lui, et qui ne pourrait pas mieux l'être, même à Séville. » *Ibid.*, p. 508.

¹⁷ Peng, *op. cit.*, p. 250

Saigon qu'en 1935 suite au traité de Nankin. Ainsi, le premier journal en chinois, le *Nanqi ribao* 南圻日報, ne paraît qu'en 1918 au Vietnam, puis en 1920 le *Huaqiao ribao* 華僑日報, dirigés tous les deux par un prêtre catholique¹⁸ ; ailleurs, au Cambodge et au Laos, où les migrants chinois se trouvent en moins grand nombre, il faudra attendre bien plus tard pour commencer à voir paraître des journaux de langue chinoise.

Durant cette première période, qui irait donc de 1881 à 1919, les journaux reflètent avant tout la situation sur le Continent, d'abord loyalistes, ouverts aux réformes, la tendance nationaliste et révolutionnaire prend le pas, s'étant nourrie, ironie du sort, des encouragements répétés adressés aux *hua-ch'iao* à renouer avec leur « terre natale ». Tel est le cadre historique et matériel dans lequel va véritablement se développer une littérature sinophone qui jusque-là est encore balbutiante et mal définie (et dont les archives manquent à vrai dire). À partir des années 1920, il faut signaler d'une part que la très forte demande mondiale en caoutchouc favorise une importante activité économique dans la région, ainsi que la recrudescence de travailleurs (parmi lesquels, suggère Peng Weibu, un certain nombre de lettrés déçus) qui migrent pour s'employer dans les plantations d'hévéas, et d'autre part l'augmentation spectaculaire du nombre de journaux qui sont publiés dans le Nanyang (on en compte alors environ une soixantaine). Mais ce qui semble avoir été décisif est, à partir de 1919, en écho à la révolution littéraire revendiquée par le mouvement du 4 mai, l'émergence d'une littérature moderne, en langue vernaculaire *baihua* 白話, qui va être publiée dans les « suppléments littéraires » (*fukan* 副刊) des principaux journaux, dont l'importance croît au fil du temps. On constate ainsi à partir des années 1920 que ce mouvement se répand à peu près de la même façon partout en Asie du Sud-Est.

À Singapour et dans les autres colonies du détroit, les suppléments littéraires répondent quasiment immédiatement à la révolution pour une nouvelle culture et une nouvelle littérature. C'est à peine quelques mois après que le mouvement a été lancé sur le continent que le supplément « *Xin guomin shenzhi* » 新國民什志 du journal singapourien

¹⁸ Ce n'est pas à dire, certes, qu'il n'a pas existé une littérature en langue classique, écrite à l'aide des caractères chinois, dans le royaume « au sud de Yue ». Mais cela n'entre pas dans le cadre de notre étude. On peut cependant consulter à ce sujet l'article de Peter Kornicki, « Sino-Vietnamese Literature » in Wiebke Denecke (dir.), *The Oxford Handbook of Classical Chinese Literature*, Oxford University Press, Londres, 2017, p. 568-578.

Xinjiapo guomin ribao 星加坡国民日报, commence à publier des essais et articles en *baihua*, tandis que le supplément du célèbre *Lat Pau*, le « Singapore news club » 叻报俱乐部, réserve également un espace aux textes modernes. En l'absence d'une littérature classique bien ancrée, il n'y a quasiment aucune opposition à la littérature en vernaculaire qui très vite domine, de sorte que dès 1925 environ 70% des textes sont écrits en *baihua*¹⁹. En Indonésie, le *Xinbao* 新報 créé dans les années 1920, publie également un supplément littéraire et artistique qui est le « premier à publier des œuvres en *baihua* dans la littérature sino-indonésienne. »²⁰ De la même façon, aux Philippines où de nombreux journaux ont vu le jour depuis 1911, par exemple l'important *Huaqiao shangbao* 華僑商報 en 1919, on voit paraître là encore des suppléments qui publient des romans et des poèmes, écrits pour la plupart par des auteurs venus du continent. Si l'on se tourne vers les autres pays, on remarque toujours le même phénomène : étonnamment, alors que le royaume du Siam connaît un nationalisme exacerbé et une vindicte antichinoise virulente depuis 1910, de nombreux suppléments voient le jour à partir de 1920, tournés également vers la révolution littéraire continentale ; le supplément littéraire « *Jishi zhi* » 記事珠 du *Zhonghua minbao* 中華民國報 publie par exemple des pièces de théâtre ou encore la nouvelle de Xu Dishan 許地山, figure importante du mouvement, « *Mingming niao* » 命命鳥 (L'oiseau à deux têtes)²¹ dont l'intrigue est située en Birmanie. On peut encore citer bien d'autres suppléments qui paraissent les années suivantes, tels le « *Huaqiao wenyi* » 華僑文藝 du journal *Huaqiao ribao* 華僑日報, le « *Yefeng* » 椰風, le « *Xin shidai* » 新時代, etc. En Indochine française, c'est en 1925 que paraît, à Hanoi, le *Qunbao* 群報 qui aurait été le premier journal d'Indochine à être créé par des *hua-ch'iao*, suivi en 1930 du *Zhongguo ribao* 中國日報. Bien que l'on trouve peu d'informations sur les suppléments et que l'accès aux archives soit restreint, il semble cependant, selon les commentateurs, que le mouvement du 4 mai ait, là aussi, marqué en profondeur la littérature sino-vietnamienne, qui se fait le relais fidèle des tendances continentales

¹⁹ Claudine Lombard-Salmon, « Une étude sur la littérature chinoise de Malaisie et de Singapour (1920-1942) », in *Archipel*, Vol. 19, 1980, p. 292.

²⁰ Peng, *op. cit.*, p. 255.

²¹ Le titre fait référence à l'oiseau légendaire *jīvam-jīvaka*, que l'on retrouve dans le bouddhisme. Xu Dishan avait séjourné en Birmanie dans les années 1910 et s'était intéressé de près à la culture locale et au bouddhisme theravada.

orientées surtout vers des problématiques de société²². Dans le contexte colonial indochinois, il se trouve alors que les premiers écrivains de la littérature sino-khmère et sino-laotienne sont presque tous des immigrés du Vietnam, tributaires de cette influence du 4 mai qu'ils contribuent ainsi à propager²³. Ce mouvement qui combine littérature vernaculaire et suppléments littéraires commence à voir le jour au Cambodge dans les années 1930, quand les premiers journaux chinois, encore modestes tels le *Boyin bao* 播音報, sont publiés, mais ce n'est que bien plus tard, après l'indépendance, que ce mouvement prendra véritablement de l'ampleur dans le royaume, faisant figure de manifestation tardive du phénomène apparu ailleurs dès 1919.

La littérature sinophone d'Asie du Sud-Est que l'on voit ainsi émerger au cours de cette période s'inscrit sans aucun doute dans le prolongement de la transformation profonde qui touche au statut de l'écriture et de la langue « chinoises » qui, après la chute de l'Empire, a changé radicalement de statut. On sait que, en abandonnant l'ancienne langue, sinon sacrée du moins celle de la bureaucratie céleste, et en cherchant à s'inventer dans une langue vernaculaire, les modernes (ceux du 4 mai, mais aussi, on peut le dire, Liang Qichao comme Qu Qiubai) ne recherchaient rien d'autre qu'une sorte de conscience nationale enclose dans la langue. Quand donc on réfléchit aux origines de la littérature sinophone d'Asie du Sud-Est, on est forcément ramené à l'expérience spatio-temporelle attachée à cette littérature en *baihua* ; ainsi publiée dans les suppléments littéraires des journaux d'outre-mer, elle met en œuvre l'élément décisif de la simultanéité qui structure tout l'imaginaire national et redéfinit ainsi toute l'expérience diasporique. En effet, si l'on trouve constamment sous la plume des modernes l'idée que le vernaculaire permet la coïncidence entre langue et conscience communautaire, et si, comme le remarquait Anderson, « le roman et la presse (...) fournirent le moyen de représenter le genre de communauté imaginée qu'est la nation » en instaurant un « temps vide et homogène », cette expérience du « pendant ce temps-là » signifiait pour le lecteur qui à Singapour, à Bangkok, à Manille ou à Hanoi, ouvrait son journal le matin au café ou le soir dans l'intimité de son chez-soi, l'abolition momentanée de toute distance et une espèce de

²² Voir CHEN Xianmao 陈贤茂, *Haiwai huawenwenxue shi* 海外华文文学史 (Histoire de la littérature en chinois d'outre-mer), Editions Lujiang, 1999.

²³ Yu Wenhui 涂文晖, « Lun Jianpuzhai, Laowo huawen wenxue » 论柬埔寨, 老挝华文文学 (De la littérature sino-khmère et sino-laotienne), in *Huawen wenxue*, n° 105, 2011 : 89-94.

présence à une communauté d’anonymes qui comme lui lisaient le même journal, dans la même langue.

Pour conclure, cependant, une pareille simultanéité engendre toutes les sortes de problèmes que pose le don d’ubiquité, autrement dit il est évident que l’imaginaire national à distance va entrer en conflit avec un autre imaginaire, local celui-ci. Certes, il faut ici signaler les nombreuses tentatives de créer une littérature malaisienne, thaïe, des Philippines, etc. *en chinois*, c’est-à-dire une littérature d’expression chinoise qui s’attache à intégrer des éléments de la langue, de la culture du pays d’accueil, ainsi que des termes issus des dialectes chinois du sud, bref de créer une littérature sinophone de « couleur locale » (tendance qui apparaît dès les années 1930 dans la Malaya britannique, avec des courants tels que « arts et culture des mers du Sud » 南洋文艺). Mais il faut admettre que ces tentatives vont se heurter aux nationalismes des nations postcoloniales d’Asie du Sud-Est qui voient le jour après la Seconde Guerre mondiale, ils exigent une loyauté sans réserve, exigence renforcée à partir de 1949, quand la Chine devient communiste et que les partis communistes locaux, notamment celui de Malaisie constitué d’une majorité de *hua-ch’iao*, font peser une menace sur ces jeunes nations. Telles sont les autres lignes de force qui modèleront à leur tour les littératures sinophones d’Asie du Sud-Est après 1945. Mais en ce sens, l’histoire régionale que nous venons de retracer à grands traits ne peut pas être antérieure à celle des nationalismes, chinois d’abord, et locaux ensuite (et toujours dans le contexte de la domination coloniale européenne). L’archéologie des littératures sinophones d’Asie du Sud-Est dont nous venons d’effectuer une première et superficielle fouille nous ont révélé ces origines : sans doute, les tentatives de dépassement devaient nécessairement se situer du côté, soit de la langue, qu’elle ait été purifiée (comme chez Li Yung-p’ing), reconstruite (chez Chang Kuei-hsing) ou créolisée (chez Ng), soit d’un appel à l’imaginaire précolonial de la région, mais la vision du *Nanyang* entretenue par ces auteurs, qui ont cherché la justification de leur présence et de leur écriture dans un rapport prémoderne de l’Empire aux mers du Sud, est restée tributaire, précisément, d’un imaginaire politique moderne, sans qu’aucun rapport n’ait été établi, par exemple, avec les autres littératures sinophones de la région – et Ng a beau jeu de railler, dans sa nouvelle, les préoccupations des cercles littéraires malais et sino-

malais, car ni sa fiction, ni sa critique ne s'en sont elles-mêmes véritablement émancipées.



ASIA FOCUS #107

**ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION SUR LES ORIGINES DES
LITTÉRATURES SINOPHONES D'ASIE DU SUD-EST**

PAR PIERRE-MONG LIM / DOCTEUR EN ÉTUDES CHINOISES ET TRANSCULTURELLES,
UNIVERSITÉ DE LYON ; TRADUCTEUR LITTÉRAIRE ; CHERCHEUR AU CENTER FOR
KHMER STUDIES DE PHNOM PENH

MARS 2019

ASIA FOCUS

Collection sous la direction de Barthélémy COURMONT, directeur de recherche à l'IRIS,
maître de conférence à l'Université catholique de Lille, et Emmanuel LINCOT, Professeur
à l'Institut Catholique de Paris – UR « Religion, culture et société » (EA 7403) et sinologue.
courmont@iris-france.org – emmanuel.lincot@gmail.com

PROGRAMME ASIE

Sous la direction de Barthélémy COURMONT, directeur de recherche à l'IRIS, maître de
conférence à l'Université catholique de Lille
courmont@iris-france.org

© IRIS

Tous droits réservés

INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATÉGIQUES
2 bis rue Mercoeur
75011 PARIS / France

T. + 33 (0) 1 53 27 60 60
contact@iris-france.org
@InstitutIRIS
www.iris-france.org